

Un chroniqueur anglais, du douzième siècle, Raoul de Dicet, rapporte que la *Porte d'Or*, de Constantinople, portait cette inscription : *Quand viendra le blond roi d'Occident, je m'ouvrirai moi-même*. Les Grecs l'avaient murée, et les Latins n'y passèrent pas en 1204, mais ils fondirent une statue équestre où l'on voyait la figure du futur Grand Roi français avec les traits déjà signalés dans les antiques prophéties.

Les calculs des plus savants commentateurs de l'Apocalypse, sur la durée de l'empire de Mahomet, s'accordent avec ces traditions orientales.

Il nous est précieux de citer, comme témoin de ces traditions si glorieuses pour la France, un saint aussi cher à tous les cœurs que saint François de Sales. Dans son oraison funèbre de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, il s'écrie, après avoir parlé de la piété et du courage de ce héros chrétien sur les champs de bataille, où il remporta de si grandes victoires contre les Turcs :

Ah ! que les Français sont braves quand ils ont Dieu de leur côté ! qu'ils sont vaillants quand ils sont dévots ! qu'ils sont heureux à combattre les infidèles ! (Le Turc, qui, comme le lion, affronte tout, ne craint que les Français : *Leo qui omnibus insultat animalibus, solos pertimescit Gallos*.) C'est grand cas que la présence de ce grand capitaine ait pu arrêter la course triomphante de l'armée des Turcs ? Je m'en réjouis avec vous, ô belle France ! et loué soit notre Dieu !... Aussi, plusieurs estiment que ce sera un de vos rois, ô France, qui donnera le dernier coup de la ruine à la secte de ce grand imposteur Mahomet.

Ancedotes populaires sur Napoléon Ier

(Suite)

Un recueil manuscrit, qui a appartenu au maréchal Ségur, alors ministre de la guerre, renferme le note suivante :

ÉCOLE ROYALE MILITAIRE DE BRIENNE.

État des élèves du roi, susceptibles, par leur âge, d'entrer au service, ou de passer à l'école royale militaire de Paris ; savoir :

Et à la suite de plusieurs noms :

“ M. de Bonaparte (Napoléon), né à Ajaccio (île de Corse), le 15 août 1769. Taille de quatre pieds dix pouces onze lignes ; bonne constitution ; santé excellente ; caractère soumis, honnête et reconnaissant envers ses supérieurs ; conduite très-régulière. Il s'est toujours distingué par son application aux mathématiques ; il sait très-passablement son histoire et sa géographie ; il est assez faible dans les exercices d'agrément et dans le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin.

“ Mérite de passer à l'école de Paris.”

Cette note de M. de Kéralio fut prise en considération par M. Régnault, son successeur, et décida l'admission de Napoléon à l'école militaire de Paris.

Ce fut le 17 octobre 1784 que Napoléon y entra. Il y obtint bientôt la même supériorité qu'à Brienne, surtout pour ce qui tenait aux mathématiques. L'abbé Raynal, frappé de l'étendue de ses connaissances, l'apprécia assez pour l'inviter à ses déjeuners scientifiques du dimanche. Enfin, Paoli, qui, après lui avoir inspiré une espèce de culte, le trouva dans la suite à la tête d'un parti contre lui lorsqu'il voulut favoriser les Anglais, avait coutume de dire :

— Ce jeune homme est taillé à l'antique : c'est un homme de Plutarque.

A cette école, Napoléon eut pour camarades Lariboisière, qu'il nomma, étant empereur, inspecteur général de l'artillerie ; Sorbier, qui succéda à ce dernier avec la même qualification ; d'Hédouville, cadet, qui fut ministre plénipotentiaire à Francfort ; Mallet, frère de celui qui conduisit l'échauffourée de Paris en 1812 ; Rolland de Villars, qu'il nomma préfet de Nîmes ; Mabile, dont l'ambition se bornait à devenir maître de danse à l'Opéra, et qui le devint en effet sous la restauration ; Marescot, qui fut disgracié et passa

en jugement, avec le général Dupont, au sujet de l'affaire de Bayden, en Espagne ; de Bussy, qu'il retrouva dans la campagne de 1814 et qu'il nomma son aide-de-camp ; et enfin, Desmazis, cadet, le compagnon de ses premières années à Brienne, à qui il confia l'administration du garde-meuble de la couronne, et qu'il n'appela jamais autrement que *mon fidèle Desmazis*.

M. de l'Eguille, le professeur d'histoire de Napoléon, a prétendu qu'en feuilletant dans les archives de l'école militaire, on y trouverait les preuves qu'il lui avait prêté une belle carrière. “ Il avait exalté dans ses notes, disait-il, la profondeur des réflexions et la sagacité du jugement de son élève. ” De toutes les amplifications que le savant historien avait données à Napoléon, celle qui avait laissé le plus d'impression dans l'esprit de ce dernier, était le sujet de la *révolte du connétable de Bourbon*. D'après la copie de Napoléon, le plus grand crime du connétable n'était pas d'avoir combattu contre son roi, mais d'être venu, avec des étrangers, attaquer sa patrie.

Domairon, professeur de belles lettres, avait toujours été frappé de la bizarrerie des amplifications de Napoléon. Il les appelait du *granit chauffé au volcan*.

Un seul de ces professeurs se trompa : ce fut un nommé Bauer, son maître d'allemand. Napoléon ne faisait aucun progrès dans cette langue, ce qui avait inspiré au professeur, qui ne mettait rien au-dessus de l'allemand, le plus profond mépris pour cet élève. Un jour que ce dernier ne se trouvait pas à sa place à l'heure de la leçon, M. Bauer s'informa où il pouvait être. On lui répondit qu'il subissait son examen pour l'artillerie.

— Mais, est-ce qu'il sait quelque chose ? répliqua ironiquement le professeur.

— Comment ! monsieur, lui répondit-on, ignorez-vous que c'est de tous les élèves de l'école le plus fort en mathématiques ?

— Au fait, je l'ai déjà entendu dire ; ce qui me fait penser que les mathématiques ne vont bien qu'aux bêtes.

Et comme les élèves se récriaient encore contre ce jugement :

— Vous direz tout ce que vous voudrez, reprit le maître d'allemand, mais votre Napoléon Bonaparte ne sera jamais qu'un sot !

Devenu consul, Napoléon eut connaissance du propos peu flatteur de son ancien maître, et s'en vengea en le nommant interprète des langues vivantes de son cabinet particulier, avec un traitement annuel de huit mille francs. Ce fut Bourienne, alors son secrétaire intime, qui expédia à M. Bauer le brevet de cette place, et chose singulière ! cette faveur ne fit que confirmer le vieux professeur dans l'opinion qu'il avait conçue de son élève, seize ans auparavant.

Le père Patrault était le professeur de mathématiques de Napoléon, en même temps que Pichegru était son maître de quartier et son répétiteur d'arithmétique.

On connaît la fortune militaire de Pichegru, qui conquit la Hollande, et mit fin à ses jours en 1804, au Temple, où il avait été incarcéré lors de la conspiration de Moreau et de Georges Cadoudal.

Quant au père Patrault, s'étant réclamé de son élève lorsque celui-ci fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, il le suivit dans tout le cours de cette mémorable campagne, et se montra naturellement plus propre à calculer la courbe et l'ellipse des projectiles qu'à en braver les effets. Après la campagne, Napoléon plaça son ancien professeur dans l'administration des douanes de Milan, où il fit d'assez bonnes affaires. Au retour d'Égypte, le père Patrault vint se présenter à son élève. C'était alors, non plus un pauvre minime de Champagne, mais bien un gros et gras financier, possédant des millions et vivant à l'instar des membres du Directoire. A deux ans de là, cependant, il vint dans un état déplorable retrouver le premier consul à Malmaison.

— Qu'est-ce donc ? lui dit Napoléon en l'examinant de son regard scrutateur.

— Citoyen premier consul, vous voyez

un homme ruiné de fond en comble, et qui n'a plus rien au monde.

— Comment cela, mon cher maître ?

— Oui, des malheurs inouis...

— Ah ! ah ! c'est fâcheux ; revenez me voir dans huit jours.

Le premier consul voulut vérifier par la voie de la police la sincérité des paroles du père Patrault, et il se trouva que les fournisseurs de l'époque l'avaient ruiné. Le grand calculateur avait effectivement tout perdu par des banqueroutes, et aussi en prêtant son argent, à gros intérêts, à des gens qui avaient trouvé moyen de ne pas le payer.

— J'ai déjà acquitté ma dette, lui dit Napoléon en le renvoyant ; je ne puis plus rien pour vous maintenant, parce que je ne saurais faire deux fois la fortune d'un homme. Cependant, c'est un devoir d'honorer toute la vie ceux qui ont concouru à notre éducation, et de leur être en aide. Vous recevrez, à l'avenir, une pension de douze cents francs. Avec cela, on peut vivre tranquille.

Le père Patrault vécut longtemps encore.

A l'époque où Napoléon entra à l'école militaire de Paris, cet établissement, créé par Louis XV, était tenu avec une sorte de magnificence qui rappelait les prodigalités de ce monarque. Napoléon n'y fut pas longtemps sans comprendre combien une manière d'être somptueuse et recherchée était contraire aux habitudes qu'on aurait dû donner aux élèves, pour la plupart fils de gentilshommes, il est vrai, mais de pauvres gentilshommes de province, destinés à vieillir dans les grades inférieurs et à vivre dans la gêne. Une éducation entourée de toutes les jouissances du luxe ne lui semblait convenir, en aucun cas, à de jeunes militaires. Il trouva le remède aussitôt qu'il eût reconnu le mal, et adressa en conséquence, au directeur de l'école, un mémoire dans lequel il signalait les moyens de rendre ce bel établissement plus digne de son but. Discipline, travail, sobriété, économie, telles étaient les bases qu'il voulait faire admettre. Ce qu'il n'eut pas alors le bonheur de voir adopter, il l'ordonna plus tard, au temps de sa puissance. On en a apprécié la sagesse et l'utilité. Les idées de sa jeunesse ont été suivies pour la création et dans les règlements de ces vastes pépinières d'officiers, braves et instruits, telles que les lycées de Paris et les écoles militaires de la Flèche, de Fontainebleau, de Saint-Cyr et de Saint-Germain. Cette dernière n'a pas survécu à l'empire.

Le 2 septembre 1785, une grande nouvelle vint faire écho à l'école militaire de Paris. Louis XVI avait signé la veille le brevet de cinquante-huit lieutenants, pour les divres régiments d'artillerie de l'armée. Personne n'aurait pu expliquer comment cette nouvelle avait pu franchir si vite les murs de l'établissement ; mais elle était le sujet de toutes les conversations, depuis la salle de discipline jusqu'au cabinet du marquis de Timburne-Valence, alors gouverneur de l'école. Bientôt le nom des heureux fut connu, et Napoléon était du nombre, car il avait passé un brillant examen, dans lequel il avait éclipé tous ses camarades et mérité l'approbation du savant Laplace, son examinateur, le même qui, dans la suite, fit partie du Sénat.

Le 10 octobre suivant, les cinquante-huit brevets arrivèrent à l'école militaire, parafés et signés par le roi. Chacun reçut le sien et connut officiellement sa destination. Parmi ceux des jeunes officiers nommés au régiment de la Fère, étaient MM. de Bonaparte, Desmazis, etc.

Quelques jours plus tard, dans l'après-midi, deux élèves, conduits par un sergent instructeur, sortaient de l'école militaire, suivis d'un commissionnaire qui portait leur petite valise, et se dirigeaient vers les Turgotines de Lyon. Ils arrivèrent à temps, embrassèrent le vieux sous-officier, et se juchèrent sur l'impériale de la voiture, qui partit aussitôt en suivant la route de Fontainebleau.

— Enfin ! nous sommes libres ! s'écria le plus jeune, en donnant à son ami une

violente poussée, comme pour essayer un peu de cette liberté qu'il attendait depuis si longtemps.

— Oui, libre !... répliqua celui-ci, et de plus nous sommes officiers !

La voiture arriva à Lyon le 5. Les deux jeunes gens se logèrent dans un modeste hôtel. Ils étaient encore vêtus de l'uniforme de l'école militaire. Ce costume, qui dessinait bien la taille avantageuse du premier, mais qui décelait beaucoup trop les membres grêles du second, était tout à la fois élégant et sévère. C'était un habit bleu de roi, à collet droit avec retroussis amarante, fermé sur la poitrine par des boutons d'argent unis ; le chapeau à trois cornes orné d'une petite ganse d'argent, sans cocarde ; la culotte courte de drap rouge, et sur le soulier une petite boucle d'argent. Cet uniforme, qui attirait les regards des badauds lyonnais, contraria plus d'une fois les nouveaux arrivés. Ces deux enfants, car l'un n'était âgé que de seize ans et l'autre que de dix-sept, avaient une tournure assez distinguée. Le plus âgé était un joli garçon bien tourné, à la figure juvénile, au teint rosé, au regard doux et aux cheveux bouclés ; le plus jeune, au contraire, était pâle, maigre, de petite taille et d'une tournure un peu étrange. Ses traits réguliers, mais sévères, ses cheveux bruns et lisses, tout donnait à sa personne quelque chose qui contrastait avec l'insouciance ordinaire à cet âge. De ses yeux, ni bleus ni noirs, mais tenant à la fois de ces deux nuances, s'échappaient par intervalles des éclairs. Ses discours, loin d'expliquer ce que cet ensemble avait d'énigmatique, semblaient y concourir encore.

Douce et sonore, mais brève et d'un accent italien très-prononcé, sa voix avait quelque chose d'harmonieux et de saisissant qui imposait à ceux qui l'écoutaient. Le blond était le chevalier Alexandre Desmazis ; le brun était Napoléon, le futur empereur.

(La suite au prochain numéro.)

LES FEMMES

Les femmes ont l'adresse d'accorder leur penchant avec leur vues, et leur politique avec leurs plaisirs.

Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme que l'intépidité d'un homme qu'elle aime.

Le public suppose toujours, avec raison, que les femmes qui, sont en société de plaisir, sont en société de mœurs.

Une femme animée de quelque passion est plus difficile à gouverner qu'un vaisseau battu par la tempête.

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amour, c'est qu'elle est faite quand on a senti de l'amour.

Une femme qui ne se respecte pas ne doit point s'attendre à être respectée.

Soit que les femmes aient naturellement les manières plus douces et plus polies, soit que le dessein de leur plaisir abuse l'esprit et les sentiments, il est certain que leur commerce est pour les hommes une école excellente, et que rien n'est plus propre, non-seulement à inspirer la politesse et le bon goût des choses, mais même à former d'honnêtes gens.

La vengeance et l'obstination portent les meilleures femmes à d'étranges extrémités : pour le plaisir de crever les deux yeux à l'homme dont elles se croient offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

Un anglais danse depuis le commencement de la soirée avec une grosse et forte dame, toujours la même.

Le fils d'Albion sue à grosses gouttes, mais ne s'arrête pas.

Au beau milieu d'une valse, la grosse dame murmure :

— Ah ! monsieur, c'est la sixième valse que nous dansons ensemble ; vous me marquez une préférence !

— Oh ! né ! répliqua aussitôt l'Anglais ; mais le médélin de moi m'avait recommandé de beaucoup transpirer !